

Textes tirés de la revue L'ESSART
de l'Association des familles Lessard,
publiés sous la rubrique « Mots du rédacteur en chef »

Mot du rédacteur en chef

Charles-Eugène Lessard

En janvier dernier, lors d'une communication par Skype, Mauricette Fuchs me parlait d'un contrôle de vitesse que la gendarmerie était en train de faire à Chambois. Et j'ai été joyeusement étonné de l'entendre décrire la situation en précisant tout naturellement que les gendarmes étaient installés sur la place de Lessard et surveillaient la vitesse des autos. Ce banal fait divers a eu lieu après un débat au conseil d'administration, le 10 décembre, autour d'un texte VISION DE L'AVENIR produit par la Fédération des associations de familles du Québec¹ à la suite du retrait de la subvention du ministère de la Culture, la condamnant ainsi à mettre à pied tout son personnel. Le document concluait ainsi: « Le Québec change. La fibre nationaliste ne constitue peut-être plus la bougie d'allumage qu'elle a déjà été. L'individualisme a pris plus d'importance. Si vous lisez *Le Code Québec* récemment paru, il y a cependant un trait de notre caractère qui ne change pas, **notre fierté**. Les Québécois sont fiers de leurs racines et de ce que leurs aïeux ont réussi à traverser. »

J'ai donc lu le *Code* pour vérifier d'abord le sens donné au trait FIERTE en lien avec nos aïeux (ancêtres)

et nos racines. Disons sans préambule que ce n'est pas un plaidoyer en faveur de notre attachement à nos origines. D'abord le mot « aïeux » n'y est jamais employé. Quant au mot « ancêtre », il est utilisé deux fois : une première fois en parlant de l'ancêtre John Molson¹³⁰ et une deuxième en parlant de l'influence incertaine de la proximité des autochtones et des ancêtres des Québécois sur la culture et l'identité québécoises¹³⁹.

Que dire de nos « racines » ? Le mot racine revient 12 fois dans le *Code*. Si je laisse de côté la référence à l'étude de Jacques Bouchard, il reste quatre mentions. Une fois au singulier dans le sens de prendre racine, terme associé à la ruralité et à l'homogénéité¹³⁰. Au pluriel, il est tantôt employé d'une façon absolue, sans détermination, vidé de son sens par son association à une énumération d'autres objets de fierté¹⁸⁷. Tantôt, c'est son entourage immédiat qui en éclaire le sens: « fiers de leurs racines et de leur région »¹⁴¹. C'est ici que « nos racines » prend son sens; la région est associée au village. « Les Québécois sont de véritables villageois qui s'identifient davantage à leur ville ou village et à leur région qu'à leur province ou à leur pays. »¹²³ Y sont associés les mots « esprit fraternel » et « paroissial »¹²⁴. « Le village, y lit-on, a longtemps été à la base de la survie du peuple québécois. Il lui a permis de résister à un territoire hostile, à la rudesse du climat et à

l'assimilation anglaise. »¹⁴¹ Dans le contexte de villageois, on trouve malheureusement les traits de « détachés » et de « victimes », qui connotent négativement¹⁹⁶.

En fait, les Québécois tirent leur fierté de ce qu'ils sont plutôt devenus aujourd'hui: un « mélange de folie latine, d'énergie américaine, de flegme anglais et de ténacité nordique »¹⁶⁸.

Lors de la discussion de décembre, à la question de ma collègue Louise sur l'objet de ma fierté, à son grand étonnement, la référence à mes racines ancestrales n'est pas venue spontanément en premier. Mon attachement à mes ancêtres est plutôt rationnel; c'est normal de connaître mes ancêtres Lessard et Nadeau aussi, puis Létourneau et Roy. J'avais été content d'apprendre qu'Étienne de Lessard avait donné le terrain pour construire les premières églises de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Mais, pour moi, la fierté est un trait viscéral fort; je l'ai compris et senti quand j'ai entendu Mauricette parler naturellement de la place de Lessard; j'ai été fier à ce moment-là de mon ancêtre Étienne de Lessard.

Vol 20 no-1
Janvier 2017

Mot du rédacteur en chef

Charles-Eugène Lessard

Comme Mme le maire Véronique Chabrol et Mme Paulette Billaux, j'ai envie moi aussi de m'écrier: « Enfin, nous avons la place Étienne-de-Lessart ! » Cette inauguration a une double portée. C'est d'abord la reconnaissance de l'engagement et de la constance de Pierre Billaux, cet homme fier de sa commune et optimiste face à l'avenir si cette dernière sait exploiter les trois faits historiques importants: le donjon, la poche Chambois-Falaise et la grande famille Lessard d'Amérique.

L'inauguration s'est déroulée en présence de nombreuses personnalités politiques; ce n'est pas sans signification. Je me réjouis que sa vision soit enfin partagée par le monde politique et toute la communauté. C'est une reconnaissance officielle gratifiante; elle vient tard, mais elle est totale.

Pour l'Association des familles Lessard, après 20 ans, c'est un nouvel élan vers l'avenir, qui renforce le sentiment d'appartenance à Chambois et donne une nouvelle dimension à sa raison d'être. Nous devenons plus que jamais les témoins de notre ancêtre, le dépositaire de son héritage en terre d'Amérique. Ce geste est une invitation à marcher sur les pas de M. Billaux et à contribuer selon nos moyens au rayonnement de Chambois au-delà de ses frontières, pour reprendre l'idée de Mme le maire. À une époque où le multiculturalisme rend gênant tout

attachement à nos racines, francophones dans notre cas, cet événement devient rassurant.

Je ne saurais passer sous silence la présence de M. Yves Raoult et de Mme Claudine Lessard à cette journée. Pour nous, c'est un appel à un plus grand rapprochement avec la Normandie tout particulièrement et jusqu'en Bretagne probablement, si l'on peut prouver nos liens de sang avec ces familles Lessard françaises. Je ne peux que souhaiter que les recherches se poursuivent sur Étienne de Lessart.

Dans ce même contexte, je me réjouis que le Syndicat d'Initiative de Chambois-Fel se donne, comme un de ses buts, la recherche sur la généalogie des familles des deux communes; je souhaite qu'il tienne compte du travail amorcé par M. Billaux et M. Raoult et qu'il intègre à ses recherches le frère et les autres fils et filles de Jacques de Lessart.

Enfin, à l'aube de son troisième décennaire, un autre dossier semble se dessiner pour l'Association, la généalogie génétique. Déjà, en octobre 2013, la revue *L'Essart*, vol. 16, no 3, p. 15, rapportait le test d'ADN qu'avait passé Jan Hansen. Puis le C. A. a discuté de cette question à la réunion du 21 septembre 2014; et, à celle du 15 novembre 2015, le président invitait l'un des membres à écrire un article sur la procédure à suivre pour la prise de l'ADN. Après trois ans d'hésitation, voilà que l'article « À la recherche de sa mère biologique » dans ce numéro relance cette réflexion et convainc Guy Lessard d'abord et moi-même par la suite à

passer le test de l'organisme Family Tree DNA. Le prochain numéro fera part des résultats.

Tout ça devrait aussi donner un nouveau souffle à l'Association et je souhaite que ce soit partagé par l'ensemble des membres .

Vol 19 no-3

Octobre 2016

Mot du rédacteur en chef

Charles-Eugène Lessard

En janvier dernier, lors d'une communication par Skype, Mauricette Fuchs me parlait d'un contrôle de vitesse que la gendarmerie était en train de faire à Chambois. Et j'ai été joyeusement étonné de l'entendre décrire la situation en précisant tout naturellement que les gendarmes étaient installés sur la place de Lessart et surveillaient la vitesse des autos. Ce banal fait divers a eu lieu après un débat au conseil d'administration, le 10 décembre, autour d'un texte VISION DE L'AVENIR produit par la Fédération des associations de familles du Québec¹ à la suite du retrait de la subvention du ministère de la Culture, la condamnant ainsi à mettre à pied tout son personnel. Le document concluait ainsi: « Le Québec change. La fibre nationaliste ne constitue peut-être plus la bougie d'allumage qu'elle a déjà été. L'individualisme a pris plus d'importance. Si vous lisez *Le Code Québec* récemment paru, il y a cependant un trait de notre caractère qui ne change pas, **notre fierté**. Les Québécois sont fiers de leurs racines et de ce que leurs aïeux ont réussi à traverser. »

J'ai donc lu le *Code* pour vérifier d'abord le sens donné au trait FIERTE en lien avec nos aïeux (ancêtres) et nos racines. Disons sans préambule que ce n'est pas un plaidoyer en faveur de notre attachement à nos origines. D'abord le mot « aïeux » n'y est jamais employé. Quant au mot « ancêtre », il est utilisé deux fois : une première fois en parlant de l'ancêtre John Molson² et une deuxième en parlant de l'influence incertaine de la proximité des autochtones et des an-

cêtres des Québécois sur la culture et l'identité québécoises³.

Que dire de nos « racines » ? Le mot racine revient 12 fois dans le *Code*. Si je laisse de côté la référence à l'étude de Jacques Bouchard, il reste quatre mentions. Une fois au singulier dans le sens de prendre racine, terme associé à la ruralité et à l'homogénéité⁴. Au pluriel, il est tantôt employé d'une façon absolue, sans détermination, vidé de son sens par son association à une énumération d'autres objets de fierté⁵. Tantôt, c'est son entourage immédiat qui en éclaire le sens: « fiers de leurs racines et de leur région »⁶. C'est ici que « nos racines » prend son sens; la région est associée au village. « Les Québécois sont de véritables villageois qui s'identifient davantage à leur ville ou village et à leur région qu'à leur province ou à leur pays. »⁷ Y sont associés les mots « esprit fraternel » et « paroissial »⁸. « Le village, y lit-on, a longtemps été à la base de la survie du peuple québécois. Il lui a permis de résister à un territoire hostile, à la rudesse du climat et à l'assimilation anglaise. »⁹ Dans le contexte de villageois, on trouve malheureusement les traits de « détachés » et de « victimes », qui connotent négativement¹⁰.

En fait, les Québécois tirent leur fierté de ce qu'ils sont plutôt devenus aujourd'hui: un « mélange de folie latine, d'énergie américaine, de flegme anglais et de ténacité nordique »¹¹.

Lors de la discussion de décembre, à la question de ma collègue Louise sur l'objet de ma fierté, à son grand

étonnement, la référence à mes racines ancestrales n'est pas venue spontanément en premier. Mon attachement à mes ancêtres est plutôt rationnel; c'est normal de connaître mes ancêtres Lessard et Nadeau aussi, puis Létourneau et Roy. J'avais été content d'apprendre qu'Étienne de Lessart avait donné le terrain pour construire les premières églises de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Mais, pour moi, la fierté est un trait viscéral fort; je l'ai compris et senti quand j'ai entendu Mauricette parler naturellement de la place de Lessart; j'ai été fier à ce moment-là de mon ancêtre Étienne de Lessart.

Vol 20 no-1
Janvier 2017

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

I l n'y a pas une journée qui passe sans qu'on ne lise un chroniqueur ou entende un politicien se prononcer sur notre identité. Il m'est difficile de rester insensible à la toute dernière déclaration du Premier ministre: « On est tous venus d'ailleurs rejoindre les Premières Nations, il n'y a que la date qui change. Et cette date ne détermine pas notre niveau de citoyenneté. » N'aurait-il pas été plus inclusif s'il avait affirmé tout simplement qu'on est tous venus d'ailleurs, pour s'installer en Amérique, il n'y a que la date qui change. En ce sens les Premières Nations feraient partie de ce phénomène de l'immigration venant du Nord, qui s'est étendu sur des milliers d'années. Puis, avec le développement des moyens de navigation au XVI^e siècle, les contacts avec les Européens se sont multipliés et ont entraîné de nouvelles vagues d'immigrations. Au XXI^e siècle, selon les conflits dans différentes parties du monde, ce phénomène est loin de s'amenuiser.

Il est vrai que les citoyens, une fois reconnus comme tels, ont les mêmes droits et devoirs, peu importe leur date d'arrivée; ce avec quoi il est difficile de ne pas être d'accord. Ce que je comprends, c'est qu'un nouveau citoyen n'a pas moins de valeur que celui dont la citoyenneté, par exemple, lui est conférée par la naissance ou par ses origines lointaines. Là n'est pas la question.

L'Histoire nous révèle que la construction de l'Europe, comme celle de l'Amérique, ne s'est pas toujours fait dans l'harmonie. À l'origine, l'esprit de conquête en a souvent été le motif. Dans un monde idéal, tous nouveaux arrivants devraient, me semble-t-il, être respectueux

envers ceux qui sont déjà installés, tenir compte de leurs valeurs et de leurs modes de vie tout en souhaitant leur apporter un enrichissement. Et même devenus citoyens, ils doivent s'intégrer, dans la mesure du raisonnable, à leur nouveau milieu. Ce n'est plus ici de niveau de citoyenneté, mais de respect.

Comment dans ce contexte de questionnement sur l'identité nationale ne pas s'interroger sur le rôle des associations de familles. Le président de la Fédération des associations de familles du Québec, dans la chronique « Opinion » du dernier *Bulletin d'information*, pose crûment la question: L'avenir des « familles-souches » est-il menacé? Je demeure d'abord surpris du retour de l'expression familles-souches d'autant plus qu'elle avait disparu récemment de la raison sociale. L'auteur termine sa réflexion dans un élan missionnaire: « (...) il m'apparaît plus important encore dans ce contexte d'évolution rapide, de garder bien vivante l'histoire de nos aïeux, comme nous tentons de le faire au sein des associations de familles. » Sans minimiser l'importance de ses origines, (le mot aïeux, au lieu d'ancêtres, sonne vieux), il y a lieu d'aborder l'avenir des associations de familles dans sa modernité.

Ce qui peut être motivant, c'est de suivre l'histoire du Québec à travers celle de la famille. Dans mon cas, grâce sûrement à son mariage avec une Sevestre, Étienne de Lessard nous met en contact avec Frontenac, Mgr François de Laval... En cherchant pourquoi des Lessard se retrouvent dans la Beauce, on est mis devant le saccage de la côte de Beaupré par les Anglais, brûlant toutes les maisons et fermes lors de l'attaque de Québec en 1659.

Prisque, alors, serait-il venu dans la Beauce? François-Malo ouvre une page sur les rapports des Beauce-rons avec les Anglais lors de l'invasion des Américains dans les années 1775. On apprend à travers les récits de chaque famille le rôle des institutions, telle l'Église, qui encourage les familles nombreuses au Québec, et les conséquences sur l'émigration aux États-Unis en particulier et le développement de l'Abitibi (relire les Mémoires de Thomas-Jacques Lessard). Mireille Lessard nous fait connaître les régions de Saint-Honoré-de-Shenley et de Mégantic, comme Arthur Lessard pour Laval avec *Toute une vie*. Et tout récemment, le dernier rassemblement des Lessard nous a fait visiter Saint-Évariste-de-Forsyth.

La revue *L'ESSART* devient alors un complément à l'enseignement de l'histoire locale. Elle ne couvre pas encore tout le Québec; chaque parution en est un nouveau chapitre.

Faire partie de l'association des familles Lessard, c'est suivre le déroulement de son passé et réaliser que je suis le produit de la petite et grande Histoire.

Vol 21 no-1
Février 2018

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Aujourd'hui, plusieurs thèmes me viennent à l'esprit j'en retiendrai trois.

La clientèle de l'association

Le 30 octobre, pour promouvoir l'annonce de la parution de la revue sur notre page Facebook, j'ai investi 25 \$. Résultats : 2 146 personnes visées, 99 ont cliqué sur le site, dont 84 % sont des femmes; 60 % d'elles ont 55 ans et plus et 13 % ont entre 45 et 55 et 6% entre 35 et 45.

Quant aux hommes, ils représentent 12 % des 99 clics et ont en majorité 55 ans et plus.

Ce qu'on peut en déduire : l'intérêt pour la généalogie, prise au sens large, se manifeste à un âge avancé ; les personnes en âge de travailler ont probablement moins de temps, sinon pas le temps, pour s'adonner à ce loisir ; et notre publicité doit continuer à viser le créneau d'âge des 55 ans et plus.

Tableau des tâches du directeur en chef de la revue

Évidemment, j'aimerais avoir une relève, mais pas au point de remettre la revue à des étrangers, en partie ou en totalité, à 20 \$ la page. Je tiens à ce que la revue conserve sa personnalité. C'est pour cette raison que j'ai ajouté : « jusqu'à la nomination d'un nouveau rédacteur en chef ». Je me permets de relever la réaction de Jacques Lessard de Montréal au « Mot du rédacteur en chef » : « Je suis dans le domaine de l'édition juridique depuis 20 ans et je me doute du travail à faire et de la pression constante pour la produc-

tion de la nouvelle édition. Je vois bien mes collègues au bureau qui agissent comme responsables de publication et qui doivent courir avec les délais et négocier avec les auteurs, sans compter les contraintes des imprimeurs. Pour ma part, je fais partie de l'équipe de production d'un site de diffusion de jugements. Comme responsable de l'historique des jugements je dois maintenir la cadence qui augmente régulièrement. »

Mon texte a surtout une valeur informative et pédagogique. On n'obtient rien sans peine. Rien n'empêche de nous questionner sur la relève.

Les associations de familles ont-elles failli ?

Un des buts de l'association auquel je m'associe et qui fait en sorte que je reste attaché à la revue *L'ESSART*, c'est celui qui vise à « perpétuer la mémoire des ancêtres et de leurs descendants (...) et à recueillir tous les documents susceptibles de constituer des archives qui formeront le patrimoine de l'Association... »

Mais que retrouve-t-on derrière cet énoncé ? Le patrimoine, c'est un héritage, sauf que, dans notre contexte, ce n'est pas comme un site patrimonial ou un patrimoine bâti qu'on veut transmettre aux générations futures sans trop d'altérations.

Notre patrimoine porte sur des manières de vivre, étroitement reliées à des valeurs qui ont constitué notre identité. Comment les transmettre ? Aborder ce que nous sommes, c'est décrire notre façon de vivre, notre pratique de la religion et de la langue, notre histoire et notre rapport avec notre envi-

ronnement physique (nos forêts et nos hivers) et humain (nos relations avec les Premières nations, les Anglais et les immigrants).

Mais notre identité est amenée à changer. Que voulons-nous transmettre ? Comment concilier le passé et l'avenir ? Comment penser l'avenir, sans nous perdre ? Changer, est-ce perdre un peu ou s'enrichir davantage ? Une langue qui s'adapte et change s'enrichit. Notre pratique de la religion change, la science oblige. Qu'est-ce que les associations de familles, et la Fédération québécoise des associations de familles, veulent transmettre ? Une image de ce que nous étions dans le passé ou des balises qui nous ont conduits dans le présent et qui vont nous amener à évoluer vers l'avenir ? Quelles sont ces balises et sommes-nous prêts à les défendre ?

Dans un contexte du multiculturalisme canadien, toutes ces questions me paraissent gênantes à poser. Personnellement, mon optimisme en prend un coup. Sommes-nous en train de fermer les livres, comme un comptable à la veille d'une faillite ?

Je me suis senti fier d'être Québécois francophone après l'élection de la C. A. Q., parce que je retrouvais mon identité. Et pourtant, mon identité d'aujourd'hui est loin d'être la même que lors de mes vingt ans et j'espère pouvoir affirmer dans un avenir le plus lointain possible que je ne l'aurai pas perdue.

Ne devrait-on pas ajouter à nos buts la défense des valeurs québécoises et nos manières de vivre présentes ? A-t-on déjà entendu la voix de la Fédération québécoise des associations de familles dans le débat du multiculturalisme ?

C'est notre dernière chance. Avant la fermeture des comptes.

Mot du rédacteur

Charles-Eugène Lessard

« Par une grande majorité, les Communes adoptent le 27 novembre 2006 la motion du premier ministre Stephen Harper, qui reconnaît que les Québécois forment une nation au sein d'un Canada uni », lit-on dans un reportage de Radio-Canada du 28 novembre 2006. Et le premier ministre Legault ne se gêne pas pour rappeler au besoin la notion de nation du Québec. Ce que j'endorsse entièrement dans la mesure où on s'entend sur l'étendue du concept de nation et son avenir rapproché dans le contexte des forces politiques actuelles.

Dans ma jeunesse, la définition de peuple et de nation s'apparentait à une unité de langue, de culture et d'origine. Aujourd'hui, comme dans d'autres domaines, je dois me redéfinir et, pour cela, recourir à l'Histoire. On dit souvent qu'il faut connaître son passé pour savoir où l'on va. Mais quel passé ?

Le concept de nation a varié tout au long des époques. À l'origine, la définition de nation désignait un « groupe humain de même origine ». Ce dernier trait tend à disparaître au 19^e siècle. La nation italienne ne marque sa reconnaissance identitaire qu'en 1870. La nation française, elle, apparaît après la Révolution et se confond aujourd'hui avec la notion de république et ses valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. Les nations modernes sont, pour la plupart, le produit d'une suite de luttes, d'assimilations, d'annexions, de rapports de force, etc. Ce n'est

pas un hasard s'il y a tant de châteaux forts en Europe.

Quand on parle de « nation québécoise », il est difficile de ne pas tenir compte des autochtones, qui ont commencé à coloniser le territoire québécois il y a à peine 10 000 ans avant aujourd'hui. À ces premières vagues d'immigrations s'est ajoutée depuis le quinzième siècle la colonisation française, doublement motivée par le désir d'enrichissement de l'État et la recherche, pour les immigrants, d'une meilleure vie, loin des guerres de religion, entre autres. Viendront par la suite les Anglais, qui s'imposent par la force des armes, puis les Irlandais à une époque de famine et, plus récemment, les immigrations venant de l'Afrique, souvent causées par les conflits ethniques et religieux.

Y a-t-il place dans ce contexte pour parler de nation québécoise ? Jusqu'à maintenant la force du nombre et la force de la religion catholique ont pu contribuer à la survie de la francophonie. Si nous voulons vivre ensemble, il faut dégager et développer les valeurs qui transcendent l'histoire de ses composantes, sans la nier.

Rien n'est figé pour toujours. La seule force qu'il nous reste, c'est le pouvoir politique, qui doit canaliser la manière de vivre ensemble dans un Québec moderne. La loi 101 demeure jusqu'à maintenant un rempart qui protège la langue française, langue commune. On ne peut pas compter uniquement sur la fierté et la beauté de notre langue.

La loi sur la laïcité est une réponse à la résurgence des religions, notamment la religion musulmane. L'interculturalisme semble être une réponse à l'intégration des nou-

veaux arrivants. Pourra-t-on le traduire dans des lois ?

Quoi qu'il en soit, il faut bien comprendre le présent et l'assumer. Aucun groupe ne peut tirer avantage d'un recours à la manière forte pour s'imposer. L'État demeure l'institution qui doit assurer les valeurs qui permettront de vivre ensemble en harmonie à l'intérieur du territoire québécois.

Le bruit des armes et le son des cloches n'ont plus leur place dans les sociétés d'aujourd'hui.

Vol 23 no-2
Juin 2020

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Je dois reconnaître que, depuis 20 ans comme responsable de la Revue, je fais du télétravail avant le concept. Mais, quand on est dans des régions éloignées, on en prend davantage conscience. Surtout cette année, à Akulivik. La vitesse maximale demeure la même 1,5 Mbits/s en mode de téléchargement ; on est loin de la norme d'au moins 50 Mbits/s encouragée par le CRTC. Xplornet et Tamaani ne prennent plus

de nouveaux abonnés. Sans révéler le nombre de ses clients, Xplornet affirme qu'elle en compte dans la plupart des communautés



du Nunavut et du Nunavik. De son côté, Tamaani rejoint environ 3 000 clients au Nunavik, dont 2 700 sont résidentiels.

Nous avons accès à Internet parce que nous acceptons de partager la connexion Tamaani avec nos voisins dans le duplex. Mais elle est lente et surtout souvent hors connexion. Je dois me rendre parfois à l'école (qui est abonnée à Xplornet, dont la vitesse est relativement acceptable, selon les heures) pour prendre mes courriels, charger Presse+ et assurer la publication de la Revue.

Signe encourageant, Radio-Canada annonçait en août 2018¹ que les 14 villages inuits, totalisant 14 000 habitants, pourront sous peu bénéficier

d'un accès Internet haute vitesse moderne. Une infrastructure à fibre optique sous-marine sera aménagée le long de la côte est de la Baie d'Hudson. Tamaani² travaille à installer des câbles à fibre optique jusqu'aux foyers des clients pour aider à éliminer la congestion de son réseau. Les travaux de pose du câble sous-marin à fibre optique de Chisasibi à Puvirnituk, avec des ramifications à Kuujjuarapik, Umiujaq et Inukjuak devraient se terminer dans les délais prévus en 2021³. La plus grande communauté du Nunavik, Kuujjuaq, sur la côte d'Ungava sera reliée par cinq nouvelles tours à micro-ondes à Schefferville⁴, où la Première nation naskapie finalise l'installation de son propre réseau de fibre optique. L'Administration régionale Kativik (ARK) espère connecter toute la région à un réseau de fibre optique d'ici 2025.

1. <https://ici.radio-canada.ca>. Nouvelle publiée le 22 août 2018.
2. <https://www.arctictoday.com/>
By Sarah Rogers, Nunatsiq News -May 27, 2020.
3. <https://nunatsiq.com/stories>. Article publié le 17 août 2020.
4. Idem.

J'ai hâte que le ministre Simon Jolin-Barrette dépose les mesures pour renforcer l'usage du français au Québec. Les grandes langues modernes actuelles ont survécu parce qu'à un moment où l'autre de leur histoire, elles ont été la langue du pouvoir royal, qui l'a avec le temps officialisée. Le français n'échappe pas à cette règle. Pourquoi le dialecte français s'est-il conservé et non les dialectes picard, savoyard, limousin, normand,

etc. ? Pour des raisons de beauté et de ténacité ? Non, c'est parce que le pouvoir royal l'a imposé à l'armée et à ses fonctionnaires, obligeant ainsi les commerçants et les artisans, entre autres, à employer le dialecte du roi.

Tout a commencé quand en 987 Hugues Capet, le roi des Francs, a adopté comme langue maternelle la langue vernaculaire du territoire où il s'était installé. En 1119, son descendant Louis VI s'est proclamé, dans une lettre au pape Calixte II, «roi de France» au lieu de roi des Francs. Mais il faudra attendre François 1^{er} en 1634 pour que le français devienne la langue officielle.

Au Québec, le pouvoir des affaires a remplacé le pouvoir de l'État et impose sa langue, l'anglais. Connaître son passé pour connaître où l'on va... Eh bien, sans le rempart politique, on va vers l'anglais. J'espère que l'État reprendra le pouvoir dans le domaine de la langue et la défendra non pas pour des raisons de beauté et de ténacité, mais pour sa capacité de nommer le monde, d'exprimer sa culture et de s'adapter à la modernité scientifique, économique et politique.

Vol 23 no-3

Octobre 2020 Vol 23 no-3

Octobre 2020

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va... Mais jusqu'où porter le regard dans le passé et sur l'avenir ? « Le chemin de mes ancêtres lointains » m'a conduit à suivre l'expansion des humains depuis le premier embranchement des Catarrhiniens. Ce qui m'a frappé particulièrement tout au long du parcours, c'est le rôle que joue le climat.

Et avec raison. « C'est le climat qui fut, dans un premier temps, le grand stimulateur du changement.¹ » La terre subit en alternance des périodes de réchauffement et de refroidissement. Par exemple, il y a 34 millions d'années, un refroidissement rapide du climat entraîne une extinction massive des espèces, dont la plupart des primates en Amérique du Nord et en Europe.²

Si nous descendons plus près de nous, entre 300 000 et 40 000 ans, les Sapiens et Néandertaliens ont connu trois périodes de glaciations majeures et autant de phases tempérées, de plusieurs millénaires, voire des dizaines de millénaires chacune. Tout change alors : le niveau des océans, la faune, la flore... Et ceux qui leur succèdent dans la période de 40 000 – 10 000 ans ont connu la dernière glaciation, dont le pic remonte autour de 21 000 ans avant aujourd'hui (ce n'est tout de même pas vieux). « Toute l'Eurasie

était couverte d'une couche de glace qui descendait jusqu'au niveau de Londres. Il existait toutefois des zones dites « refuges », comme le sud-ouest de la France et le nord de l'Italie. »³ « Une calotte de glace d'une épaisseur de 4 km recouvrait l'Amérique du Nord. »⁴

Puis, rapidement, le climat s'est réchauffé. Les Grands Lacs sont essentiellement d'origine glaciaire, Nous vivons pour l'heure dans une période chaude qui suit la dernière d'entre elles, laquelle a pris fin il y a environ 10 000 ans.

La plupart de ces variations du climat s'expliquent par des phénomènes naturels, qu'ils soient dus au rayonnement et aux cycles solaires, à l'axe de la terre, à la concentration normale dans l'atmosphère du dioxyde de carbone, gaz à effet de serre, ou à l'action volcanique. Jusqu'à une période très récente, c'est le climat en effet qui a dicté aux êtres humains où et comment vivre. « Ils savaient parfaitement y faire face⁵ ». « Pour vivre dans ces milieux, les populations humaines ont non seulement développé des prouesses techniques, mais elles se sont aussi adaptées biologiquement. »⁶ Et elles ont laissé des traces dans le génome de ces adaptations multiples.

Depuis l'avènement des grandes civilisations et de l'ère industrielle, le problème du climat se pose différemment, l'activité humaine s'ajoute aux facteurs naturels énu-

mérés ci-haut, surtout par la production grandissante du dioxyde de carbone. Ce que démontre une épaisse documentation scientifique sur le climat.

Comment la civilisation actuelle s'en sortira-t-elle ? Elle risque que l'intervalle entre les deux cycles de glaciation dans lequel nous vivons se prolonge et s'annonce plus dramatique qu'à l'époque des hominidés. Nous devons nous adapter, certes, à un réchauffement normal incontournable du climat, tout en luttant contre toute croissance industrielle déraisonnable, qui menacerait le bien-être et la sécurité des générations futures.

Vol 24 no-1
Février 2021

1. Roberts, John M.; Westad, Odd Arne. Histoire du monde, tome 1. Place des éditeurs. Édition du Kindle, p. 23.
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_%C3%A9volutive_des_primates#:~:text=La%20Grande%20Coupure%2C%20il%20y,du%20Nord%20et%20d'Europe.
3. Heyer, Evelyne. L'odyssée des gènes (Sciences) (French Edition) (p. 103. Flammarion. Édition du Kindle.
4. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Dernier_maximum_glaciaire#:~:text=Pendant%20le%](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dernier_maximum_glaciaire#:~:text=Pendant%20le%20)

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Connaître son passé pour savoir où l'on va... Mais quels sont les éléments de mon passé qui peuvent être garants de l'avenir ? Les valeurs de la société québécoise, jusqu'à récemment, étaient circonscrites autour de la religion chrétienne romaine, produit de la civilisation judéo-gréco-latine, elle-même influencée par les philosophies venant de l'Orient, particulière du zoroastrisme et de l'hindouisme. Le christianisme a imposé une définition du bien et une vision du monde, qui ont été partagées par la grande majorité du peuple québécois et qui en ont été le ferment de son unité, et ce, dans l'espace d'un fédéralisme qui en permettait un relatif développement. Le français servait de langue commune à tous les niveaux de la société.

Depuis lors, la dernière constitution canadienne, fondée particulièrement sur les droits individuels qui se substituent aux droits collectifs, les mouvements « woke » qui questionnent l'idée même de la légitimité d'une majorité, la venue de migrants de confession musulmane (les autres types d'immigration n'ont jamais suscité de problèmes) qui remet en question la nature même de nos valeurs démocratiques, le recul de l'usage du français dans les grandes villes et les changements de plus en plus marqués du climat qui entraîneront des déplacements de masse, que certains tendent encore de nier, tout cela est loin d'un passé que l'on a connu.

Il ne faut pas être surpris que plusieurs se posent la question du vivre

-ensemble. Vivre ensemble, mais séparés par des murs invisibles de couleurs, de genres, de croyances, etc. Un peuple se forme par des gens qui veulent travailler ensemble à bâtir un pays viable. Et pour cela, il faut un gouvernement représentatif des différentes composantes de la société. Ce qui implique qu'on multiplie des partis politiques selon les grandes tendances de notre société. Sommes-nous prêts à ce changement ?

Curieusement, à une époque où chacun peut s'exprimer de différentes manières, à travers les chroniques, les opinions du lecteur, les manifestations, jamais on parle autant de menace de la liberté d'expression. C'est l'histoire qui se répète. Les dogmes se sont imposés par la force et les armes. Verra-t-on des groupuscules imposer leurs valeurs par la menace sur les réseaux sociaux ou sous toutes autres instances ?

Comme pour les individus, les différents partis élus démocratiquement doivent apprendre à se parler et à faire valoir leurs arguments. Je reconnais que le passé n'est pas garant de l'avenir. Quand on observe la scène parlementaire actuelle, on semble loin du désir de travailler ensemble et multiplier les partis viendrait encore compliquer le débat parlementaire et renforcer la partisanerie. Il est difficile d'arriver à des compromis, la base même de la démocratie participative; chaque parti s'enferme dans ses dogmes. Travailler ensemble, c'est non pas défendre ses propres dogmes à tout prix, mais trouver des compromis pour arriver à des solutions acceptables pour l'ensemble de la société.

Ils sont nombreux les « spécialistes » à affirmer qu'il faut apprendre à se parler, sans crier,

sans s'interrompre mutuellement et sans menacer. Cet apprentissage commence dans la famille, dans son quartier et à l'école.

Il m'apparaît important que les enfants, dès leur jeune âge, soient confrontés aux visions des autres. L'école, qu'elle soit publique ou privée, est le lieu par excellence pour apprendre à partager les valeurs communes, définies démocratiquement par l'État, nécessaires pour vivre dans une société de plus en plus multiculturelle. Et notre passé ne nous prépare pas naturellement à ce futur proche.

Vol 24 no-2
Juin 2021

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Après plus de 20 ans comme rédacteur en chef de la revue, je tire ma révérence avec le sentiment du devoir accompli. Il ne m'est pas facile de laisser une tâche qui me tenait à cœur et qui, certes, occupait beaucoup de mon temps de loisir, mais surtout de mon espace mental. Dans cet univers de la revue, je ne contrôle pas tous les éléments, et je deviens alors, oui, disons-le, anxieux. Je veux avoir l'esprit libre, pour m'occuper de mon petit jardin au figuré comme au sens propre, sans me préoccuper du lendemain.

Je pars satisfait de la réussite de la revue et je remercie tout.e.s les collaborateurs.trice.s qui y ont contribué. Dans un monde idéal, j'aimerais bien qu'elle continue sur sa lancée, si les conditions le permettent ; et je serais prêt à offrir mon aide pour la mise en page et le graphisme ; j'ai les outils et, je crois, l'expérience. On pense toujours que, après son départ, c'est le vide. Des fois, je me permets de rêver que la revue pourrait survivre.

Que faut-il retenir de ces années ? D'abord, un regret. C'est évident que j'aurais aimé avoir des milliers de membres pour nous lire. Mais je me console en songeant que c'est un peu de nous-mêmes qui sera enseveli dans les archives des bibliothèques nationales de Montréal et d'Ottawa et que pourront visiter nos descendant.e.s Lessard. Ils et elles apprendront quoi ? Que les Lessard présent.e.s dans la revue occupent l'ensemble des emplois: cultivateur.trice.s, médecins, notaires, évêques, scientifiques, politiciens, militaires, artistes, musicien.ne.s et sportif.ve.s. Que l'on retrouve des Lessard en quête d'une vie meilleure dans plusieurs États américains et dans l'Ouest canadien, qui ont, par la force des choses, abandonné leur langue. Que les Lessard du Québec baigne dans une culture judéo-chrétienne, d'une part, et gréco-latine, d'autre part ; la religion catho-

lique et la langue française font bon ménage.

Devant les changements qui s'annoncent, certains parlent de décadence et même de fin de la civilisation occidentale¹. Ainsi la civilisation judéo-chrétienne serait menacée. À moins d'un génocide (la civilisation Maya, par exemple), je préfère parler de transformation ou d'évolution². D'un côté, on observe des mouvements idéologiques nouveaux dits d'annulation (cancel culture) et d'éveil (woke), qui remettent en question les valeurs de la société. D'un autre côté, les valeurs issues de la civilisation judéo-chrétienne sont indéniables en commençant par le respect absolu de l'être humain (« Tu ne tueras point. »), la reconnaissance de ses droits fondamentaux, le sens moral, sans oublier l'héritage architectural et artistique³. L'égalité entre les hommes et les femmes de toute orientation sexuelle et de toute origine s'inscrit dans la continuité de cette civilisation. Il ne peut y avoir de retour en arrière ; ces valeurs ne relèvent plus d'une croyance ou d'une idéologie.

Sans trop nous en apercevoir, la langue aussi change. Certain.e.s affirmeront qu'elle est en déclin, si nous en jugeons de sa qualité sur les réseaux sociaux, particulièrement, et chez plusieurs humoristes, entre autres. Cela peut être vu comme une longue dégradation tout comme une évolution normale de la langue latine d'origine. Toutefois, je dois admettre que, contrairement à une civilisation, l'existence d'une langue demeure plus fragile. Gaulois⁴ que nous sommes d'origine, nous devrions savoir que nos ancêtres lointains n'ont pas été victimeAAs de génocides ; mais ils ont dû adopter la langue de leur envahisseur romain, le latin, lequel ultérieurement sera influencé par leurs nouveaux maîtres germaniques (les Francs et les Goths), qui lui imposeront le dialecte de la région de Paris.

Pour être vivante, une langue se doit

de créer des mots nouveaux soit pour désigner des réalités nouvelles, remplacer les mots qui ont mal vieilli, qui ont été chargés avec le temps de connotations négatives ou qui ne recouvrent plus totalement la représentation d'autrefois. Si les emprunts sont parfois justifiés, ils ne doivent pas être la solution facile pour exprimer les nouvelles réalités. Pour cela, il faut que l'Office de la langue, les universités deviennent des forces proactives pour contrecarrer l'utilisation abusive des emprunts, particulièrement de l'anglais⁵.

Un autre défi qui attend la plupart des langues indo-européennes, comme le français, est la façon dans l'écriture surtout de représenter les genres⁶ ; le russe et l'allemand, par exemple, en ont trois ; le français en a deux. Pour certain.e.s, l'emploi du masculin pour désigner aussi bien les femmes que les hommes ne tient plus ; comme réponse, ils et elles tendent d'imposer l'écriture dite inclusive. Pour l'illustrer, je me le suis imposé dans mon présent texte, malgré ma très grande réticence. Je me demande bien ce que l'avenir nous réserve.

Je suis conscient que la nation québécoise traverse des années de fortes turbulences. Les projets de loi 21 (laïcité de l'État), 96 (la langue officielle et commune du Québec, le français) et 493 (sur l'interculturalisme) auront beaucoup d'incidences sur l'avenir du Québec; pendant cette traversée, il est important que les intérêts de la nation l'emportent sur ceux des partis.

L'interculturalisme, la laïcité d'État et le renforcement de la loi 101 sont trois piliers nécessaires et raisonnables pour définir un avenir fidèle à notre héritage culturel et empêcher de revivre l'expérience des Gaulois.

Vol 24 no-3
Octobre 2021

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Connaître son passé pour savoir où l'on va... Je reviens encore une fois sur le passé lointain de l'être humain. S'y intéresser n'est pas sans conséquence ; il explique ce que nous sommes aujourd'hui et ce que nous serons demain. « Il faut écouter la science; elle dit que... » On commence de plus en plus à accumuler des données fiables sur le passé lointain, grâce particulièrement à l'archéologie et, plus récemment, à la génétique.

C'est la première étape de la démarche scientifique qui doit s'appliquer en tout, à la religion (c'est-à-dire à ce qui nous relie entre nous), au climat, aux valeurs, etc. Je songeais à aborder la question de la violence dans le monde quand Louise Lessard m'a demandé si je connaissais l'entreprise beauceronne *La Cabane de l'Apprentie sucrière*. Non, mais le sujet m'a intéressé et, surtout, le choix de la dénomination féminine a frappé mon attention. Et j'y ai lu tout de suite un geste de revendication pour l'égalité des femmes.

Belle coïncidence, je terminais à peine en décembre la lecture de *Le Peuple des humains Sur les traces génétiques des migrations, métisages et adaptations* du généticien Lluís Quintana-Murci, lorsque était déjà annoncé pour février *Où sont-elles ? Une esquisse de l'histoire des femmes* d'Emmanuel Todd, anthropologue et historien. Une lecture ardue, mais éclairante sur l'évolution des rapports hommes/femmes. Trop dense pour en rendre compte dans ses multiples facettes. Je m'en tiendrai à l'égalité homme/femme.

Todd remonte au temps des premiers Homo sapiens (300 000-100 000 ans avant notre ère) alors que déjà on observe un partage des tâches : la femme cueilleuse et l'homme chasseur/cueilleur. Celui-ci est responsable de la survie du groupe en partageant son produit avec la tribu ; la femme pense, elle, à protéger sa famille avant la tribu. Toutefois, les hommes ne sont pas totalement exclus de cette dernière tâche. C'est à l'homme aussi que revient la défense contre d'autres tribus, comme la fabrication des outils.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le christianisme naissant, avec ses valeurs de paix et de non-violence, implanté dans l'Empire romain, a favorisé l'égalité des relations entre les sexes. L'image de la Vierge Marie et celle de Clotilde incitant Clovis à se faire baptiser marqueront longtemps l'imaginaire des siècles à venir et concourront à neutraliser la brutalité masculine. Du moins jusqu'à l'avènement du protestantisme amorcé dans les années 1520. La femme est reléguée alors au rôle de « bonne épouse ».

Ce qui se passe dans les pays germaniques n'est pas étranger à la France, qui a, elle aussi, été marquée par les guerres de religion. Le protestantisme a effacé de l'espace public les traits centrés sur la mère pour les remplacer par la peur du diable. L'image d'Ève, la femme qui a amené la chute de l'homme, a remplacé celle de Marie, la mère de Jésus. On ne sera pas surpris que la chasse à la sorcellerie a touché en grande majorité les femmes.

La responsabilité de lire et de commenter la Bible, si chère aux protestants, revient à chaque individu, non au prêtre. Et ce sont les hommes qui en ont la responsabilité ; d'où la

conséquence sur l'alphabétisation. Il n'est pas étonnant d'observer que, dans les années 1790, en Allemagne, plus de 80 % des hommes savent lire au moment de leur mariage, contrairement à environ 30 % des femmes.

Après la 2^e Grande Guerre, l'émancipation des femmes coïncide avec le degré de scolarisation; du simple « lire et écrire » jusqu'à leur présence majoritaire dans certaines facultés universitaires. Mais le pouvoir de la femme atteint un sommet quand il lui revient la décision finale d'avoir un enfant.

Il y a encore des espaces de gain, ce que Todd appelle la « résistance d'une fine pellicule masculine au sommet de la société », qu'on pense aux grandes sociétés, à la médecine spécialisée, aux sciences pures, à la politique, par exemple. Et je pourrais y inclure le langage.

Vol 25 no-1
Février 2022

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Connaître son passé pour connaître le chemin parcouru et futur. Mon très sociable voisin m'a confié récemment : « Tu sais, on peut dire que nous faisons partie d'une génération qui s'en est bien tirée. » J'ai aimé me le faire dire. Et ça m'a donné l'idée du mot du rédacteur de ce numéro. À 80 ans, un regard sur les changements vécus me semble confirmer cette assertion. D'abord, quand je survole les 25 ans de collaboration à la revue *L'ESSART*, je songe aux nombreux récits de vie publiés, je m'y sens à la fois proche par mes origines et loin par mes choix de vie.

Le plus loin que je me rappelle, je suis né le scapulaire au cou. Je me souviens que, au collège, je n'aurais pas pu m'endormir sans sa présence. Cet objet de dévotion, comme la confession, assurait mon salut. Enfant, j'ai cru au Père Noël, aux enseignements de l'Église, j'ai épousé les valeurs de la famille. L'adolescence, qui constitue la première phase importante de ce questionnement sur les valeurs reçues, a été vécue à l'intérieur des murs du collège, sans crise apparente ; j'y ai accepté facilement la routine quotidienne : j'aimais les sports (le hockey l'hiver, malgré mes vieux patins déformés, le traîneau dans les côtes de Saint-Victor et de Saint-Simon-les-Mines, sans égard à ma hanche, le tennis sur une asphalte qui rongait les semelles des espadrilles), les films à chaque fin de semaine (surtout de guerre ; nous faisons partie des cadets du régiment de la Chaudière, ce qui explique la facilité d'en obtenir) et surtout les études, avec un intérêt particulier pour la littérature, l'histoire, les mathématiques, les sciences et même le latin et plus tard le grec. Et je lisais du Jules Vernes, du Maurice Leblanc, etc., dans ces années-là. La messe quotidienne ne me dérangeait pas tellement ; j'étais même très pieux à cette époque.

Ce sont ces jeunes années qui ont d'abord façonné ma personnalité ; et je ne regrette pas d'avoir été arraché à ma famille, d'une certaine façon. Par la suite, les études universitaires, mes lectures dans divers disciplines, les voyages probablement et, surtout, ma curiosité intellectuelle, m'ont permis de remettre en question, progressivement, mon regard sur l'héritage reçu. Je suis plus attentif à départager ce qui est de l'ordre de la croyance de celui de la connaissance, qu'il soit religieux ou politique. Les valeurs que je conserve aujourd'hui se modulent à la lumière du temps qui passe. Je ne crois pas trahir mon passé en pensant différemment. J'ai tendance à m'éloigner de tout ce qui sent le formalisme idéologique.

Sur le plan social, je ne m'étendrai pas ; les changements sont évidents et coïncident avec le début de ma carrière d'enseignant. Je pense au système d'éducation, à l'amélioration du niveau de vie de la population, à une plus grande égalité des chances de chaque personne de se réaliser (qui passe, entre autres, par l'accès à l'éducation), à l'accès gratuit aux soins de santé, à la place des femmes dans tous les secteurs d'emploi (mise en place de garderies), sans parler de la qualité des logements¹.

Dans les publications de la revue, le fait religieux se dégage au fil des récits de vie ; mais il ne fait pas partie du discours ; on le vit, on n'en discute pas.

Il en est de même concernant la politique. Je commence à m'y intéresser lors de la fondation du Parti québécois en 1968. Je m'implique activement dans la campagne électorale de Gérard Langlois, candidat du Parti québécois dans le comté de Montmorency, à l'élection générale provinciale du 29 avril 1970. Ma vision à cette époque, c'est l'indépendance pure ; mon environnement d'alors est totalement francophone ; l'anglais que je connais, c'est celui que

j'ai appris à l'école. Et la question autochtone se résume aux livres d'histoire scolaires.

Je ne peux ici passer sous silence un souvenir lors de mon année d'études à Lyon en 1970-71. Je devais suivre un cours de littérature anglaise ; mon professeur s'était dit étonné que je ne parle pas couramment anglais : « Vous êtes pourtant du Canada ! » Cette année-là, je devais aussi suivre un certificat en cinéma ; le thème au programme était le western américain. Rien d'étonnant qu'on me pose des questions sur la situation des autochtones au Québec. À cette époque, je n'avais entendu parler que des Hurons de l'ancienne-Lorette. J'ai vraiment saisi la présence des autochtones quand, à l'été 1972, nous avons traversé en auto, ma femme et moi, l'ouest du Québec jusqu'à Vancouver, en campant sous la tente.

Aujourd'hui, mon rêve serait plutôt les États-Unis du Canada ; toutes les autres provinces seraient des États, unis dans une fédération, sur le modèle européen, mais plus respectueux de l'identité de chaque nation. Le Mouvement Souveraineté-Association de René Lévesque rejoignait en partie cette vision.

Évidemment, tout n'est pas parfait dans la génération de mes 80 ans. Nous avons bénéficié du développement technologique et industriel sans trop nous soucier des effets sur l'environnement. Nous prônons le développement durable, mais nous envoyons nos déchets dans des pays qui semblent ne se donner aucune règle de contrôle de qualité. On veut des autos électriques, mais on ne veut pas exploiter les mines dans son propre pays parce qu'elles sont polluantes. On parle beaucoup de présence de dioxyde de carbone dans l'environnement. J'ai vraiment pris conscience de la gravité de la situation quand, dans mes recherches, j'ai trouvé ce graphique sur le site « atlasclimatique.ca »².

Juin 2022 , volume 25 numéro 2

1. Je partage l'explication de Mathieu Bock-Côté sur la crise actuelle du logement : « Elle est directement liée à la pression démographique engendrée par l'immigration massive (sans oublier l'immigration illégale qui nous vient du chemin Roxham). Il en est de même pour le débordement des écoles montréalaises. » <https://www.journaldequebec.com/2022/09/07/la-capacite-dintegration-quest-ce-que-cest>. Il m'apparaît alors difficile pour les politiciens et politiciennes de tous partis d'en parler de peur d'être accusés de xénophobie ou même de racisme.

Mot du rédacteur en chef
Charles-Eugène Lessard

Ce n'est pas seulement mon dernier « mot du rédacteur en chef », c'est le dernier numéro d'une aventure de 25 ans. C'est un court temps, mais le résultat est palpable. Cela représente un riche « lingot » de plus de 1000 pages, qui sera déposé dans les cryptes des bibliothèques d'Ottawa et de Montréal, grottes sacrées, taillées dans la mémoire d'un peuple, pour les chercheuses et chercheurs des temps futurs. C'est la récompense éternelle pour les efforts de toutes les collaboratrices et collaborateurs de la revue, que je vous les laisse identifier en parcourant les sommaires dans la première partie que constitue ce dernier numéro.

Comme bien d'autres probablement, c'est à la veille de ma retraite que je me suis intéressé vraiment à l'histoire de mes ancêtres, et ce, grâce en fait aux nouvelles technologies qui s'annonçaient. Sur Étienne de Lessard, beaucoup d'informations existaient déjà en format livre ; on n'a qu'à penser à Robert Gariépy, Gérard Lebel, René Jetté, Cyprien Tanguay. Avec la venue d'Internet, j'ai construit un site portant sur Étienne de Lessard. Et j'ai vu dans la naissance de l'Association des familles Lessard une belle occasion d'y intégrer mon projet. Cela explique mon intérêt porté davantage sur la petite histoire des familles Lessard, bien que la généalogie n'aille pas sans l'autre. Au tout début, j'ai aimé fouiller dans les archives des Rédemptoristes de Sainte-Anne-de-Beaupré pour trouver tout ce qui se référait à des Lessard. Je dois reconnaître que, au moment de prendre en charge la publication de la revue, après le départ de Luc, j'ai eu moins de temps consacré à la recherche. Ce

qui explique, entre autres, que j'ai toujours remis à plus tard l'histoire de la scierie Lessard dans le rang Saint-Achillée à Château-Richer, par exemple.

Après 25 ans, la revue *L'ESSART* demeure riche en témoignages divers ; sans le planifier, elle a couvert la diaspora des Lessard, de Sainte-Anne-de-Beaupré vers la Beauce, Lac-Mégantic, Louiseville, puis l'Ouest canadien et les États-Unis; elle nous apprend toutefois moins sur les Lessard qui sont restés aux alentours de Sainte-Anne-de-Beaupré et de Saint-Joachim. La deuxième partie de ce numéro illustre, à travers les arbres généalogiques¹, l'étendue de cette dispersion, issue d'un ancêtre commun, Étienne de Lessard, né à Chambois, à qui je dois mon existence.

Comment alors ne pas ressentir un brin de tristesse en assistant à la fin de l'Association, garante depuis un quart de siècle de cette relation grandissante entre Chambois et la grande famille Lessard. L'aube s'ouvrirait aussi sur un plus grand rapprochement entre les Lessard d'Amérique et ceux de France. Les recherches de Jacques Lessard de Montréal et d'Yves Raoult de Rouen sur la famille rapprochée de Jacques de Lessard y ont fortement contribué.

L'image des 60 ans et plus a changé. Les centres d'intérêts se sont multipliés, l'information nous vient de tous horizons et, surtout, leur bénévolat est recherché par de multiples organismes, au goût de toutes et tous. J'ai le sentiment de croire que cette nouvelle génération s'intéresse plus au bénévolat d'action qu'à celui de la gestion. Ce qui semble desservir la relève dans les conseils d'administration.

Ce qui me console, c'est que, un jour très lointain, des curieuses et curieux

de leur histoire personnelle, oseront descendre les escaliers de ces cathédrales vénérées pour découvrir l'âme de leurs ancêtres que nous serons devenus.

* * *

Et pourtant, hors des circonstances actuelles, ce n'est pas dans cette direction que j'aurais aimé aborder le « Mot du rédacteur en chef ». Quand je visite l'histoire passée, très lointaine, et que j'observe comment les pays les plus puissants ou menaçants sont gouvernés aujourd'hui, je songeais plutôt à essayer de comprendre le pourquoi de cette violence injustifiée en 2022, d'autant plus que sortait, en octobre dernier, un court essai *Par-delà l'androcène*², que j'ai vite lu avec intérêt et qui m'encourageait à poursuivre ma réflexion en ce sens, alimentée aussi par le « roman-essai » de Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin*³, qui décrit le parcours du pouvoir du président russe et qui m'apparaît l'illustration par excellence de l'essai cité précédemment.

* * *

Je ne peux terminer mon mandat sans rappeler l'importance qu'ont prise Pierre et Paulette Billaux dans l'espace des familles Lessard d'Amérique. Comment m'imaginer le passé sans leur présence si accueillante. Leur accueil a rejilli sur toute la commune de Chambois, qui nous est devenue familière avec le temps. Leur nom est associé aussi à la place Étienne-de-Lessard, sans oublier le rôle politique de madame Véronique Chabrol, sans qui les efforts de Pierre auraient été vains. Et que dire de Mauricette Fuchs, qui a été notre fenêtre sur la commune, ce qui m'a permis d'enrichir par ses informations et ses photos la Revue et le site chambois.com.

Vol 25. no 3

1. Je dois reconnaître que la base de données de Raynald Lessard de Saint-Eustache sur les Lessard, hébergée par geneanet.org, m'a été d'un précieux secours.
2. Bon, Adélaïde ; Roudaut, Sandrine ; Rousseau, Sandrine. *Par-delà l'androcène*. Le SEUIL octobre 2022, 72 pages. « Androcène, l'ère de l'homme. Enfin, de certains. L'ère au cours de laquelle une poignée d'opresseurs, différents selon les lieux ou les époques, ont exploité et asservi la multitude pour leurs intérêts propres. Une ère dont nous pourrions sonner la fin, dans nos intérêts communs. » Évidemment, leur rédaction inclusive pourra agacer en cours de lecture certain.e.s lect.eur.rice.s. Mais la langue est l'expression d'un peuple et évolue selon des forces actives (migrations, idéologies, phénomènes articulatoires...) et stabilisatrices (institutions, normes...). Je vous invite quand même à le parcourir.
3. Da Empoli, Giuliano. *Le Mage du Kremlin*. Mai 2022, Gallimard, 304 pages.

1. [Titres d'ascendances paternelle et maternelle](#)
2. [Histoire de ma lignée rapprochée Lessard](#)
3. [Mon ancêtre Étienne de Lessart](#)
4. **Revue *L'ESSART*: indexation**
 - ◆ [Par sommaires](#)
 - ◆ [Par arbres généalogiques des Lessard](#)
5. [Réflexions : Connaître son passé pour savoir où l'on va...](#)

[**Retour**](#)